

LA LIBRAIRIE DU CHEMIN RETROUVÉ

— Aventure —

ROMAN

LA LIBRAIRIE DU CHEMIN RETROUVÉ

Bernard DASPET

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-472-1

Chapitre 1

Le 15 avril 2018, aux premières lueurs du jour, une vie ancienne s’achevait alors qu’une autre, incertaine et frémissante, s’appêtait à naître. J’avais été libéré de la prison de la Santé, après avoir purgé une peine de quinze années, longues, interminables, qui, chaque jour, semblaient entasser sur mon âme les pierres d’un fardeau inhumain. Durant ces années, le temps avait ralenti sa course, les minutes étaient devenues des siècles, et l’avenir, un mirage auquel je m’accrochais avec une ténacité désespérée. Je rêvais de ce moment, ce moment où la lumière de la liberté percerait enfin les ténèbres de ma captivité.

Ce jour-là, le grand portail de fer se referma derrière moi avec un grincement sourd, un râle funèbre qui marquait la fin d’une existence emmurée. Je me tenais là, debout sur le trottoir, sous le ciel pâle d’un matin printanier, respirant l’air frais de l’aube pour la première fois depuis ce qui me semblait être une éternité. Le monde m’apparaissait étrange, presque méconnaissable. Tout autour de moi, les maisons, les arbres, les passants, semblaient drapés d’une aura irréelle, comme un décor de théâtre trop longtemps observé depuis les coulisses sombres de la scène.

Je levai les yeux vers le ciel. Il était plus vaste que dans mes souvenirs, d'un bleu qui semblait vouloir engloutir toute chose. Mais ce n'était pas la majesté de ce ciel ni la douceur de l'air qui s'imposaient à moi. Non, ce qui me frappait, ce qui m'écrasait presque, c'était une étrange sensation de vide, un abîme intérieur que la liberté nouvellement retrouvée ne parvenait pas à combler. Cette liberté tant désirée, tant espérée, me semblait soudain insaisissable, fuyante comme une ombre au seuil de la nuit.

Je posai un pied devant l'autre, hésitant, comme un homme qui apprendrait à marcher après des années d'immobilité. Chaque pas résonnait en moi, non comme un acte de délivrance, mais comme un geste mécanique, dénué de sens, vidé de cette exaltation que j'avais tant imaginée. La liberté que j'avais peinte dans mes rêves avec les couleurs vives de l'espoir s'étiolait sous mes yeux, se dérochant à chaque tentative de la saisir.

Était-ce cela, être libre ? Être libre, c'était se sentir vide, seul, dépossédé de tout ce qui, jusque-là, constituait l'essence de son être ? Je regardai autour de moi, cherchant en vain quelque chose à quoi m'accrocher, une présence, une parole, une main tendue, mais le monde semblait indifférent à mon sort, comme si ma libération n'avait d'importance que pour moi seul. Les passants allaient et venaient, plongés dans leurs préoccupations, sans un regard pour l'homme qui venait de renaître à une vie qu'il ne reconnaissait plus.

Je me rappelai soudain les murs de la prison, ces murs froids, rugueux, qui m'avaient tenu captif si longtemps, et je fus saisi d'un étrange regret, comme si, en sortant, j'avais laissé derrière moi une partie de mon être, celle qui avait appris à survivre dans cette

obscurité. Là-bas, derrière ces murs, tout était clair, défini, chaque journée un recommencement identique à la précédente, chaque nuit une promesse de l'aube suivante. Mais ici, dans ce vaste monde, tout était flou, incertain, et je me sentais perdu, jeté dans un océan de possibilités où aucune ne semblait m'appartenir vraiment.

La liberté, pensais-je alors, n'est pas la simple absence de chaînes. La liberté est un état d'âme, une conquête intérieure qui ne se gagne pas en franchissant une porte, mais en affrontant le vide qui vous attend de l'autre côté. Ce vide, je le sentais en moi, profond, insondable, et je savais que ma véritable épreuve commençait maintenant. J'avais survécu à la captivité, mais saurais-je survivre à la liberté ?

Mes pensées se bouscuaient, troublées, confuses. Je n'étais plus le même homme qu'au jour où j'étais entré dans la prison. Quinze années avaient passé, quinze années durant lesquelles le monde avait changé, avait continué sans moi. Que m'apportait donc cette liberté ? Une question à laquelle je n'avais pas encore de réponse. J'étais comme un étranger dans un pays qu'il ne reconnaît pas, un voyageur sans carte, perdu dans une immensité inconnue.

Je marchai, sans but précis, cherchant désespérément quelque chose, un signe, une indication qui me dirait comment vivre désormais. Mais le monde demeurait silencieux, impassible, et je réalisai que la seule voix à laquelle je pouvais désormais me fier était la mienne. Une voix que je devais réapprendre à écouter, à comprendre. Je devais réapprendre à être libre.

Et alors que je m'éloignais de la prison, une pensée nouvelle émergea lentement, un germe d'espoir au milieu de mon désarroi.

Peut-être, me dis-je, que la liberté n'était pas une fin en soi, mais un commencement. Le début d'une quête, non pas pour retrouver ce que j'avais perdu, mais pour découvrir ce que je pouvais devenir. Cette pensée, si ténue fût-elle, me réchauffa le cœur, et pour la première fois depuis que j'avais franchi le seuil de la prison, un faible sourire effleura mes lèvres.

Je marchai encore, le regard tourné vers l'horizon, prêt à affronter cette nouvelle vie qui s'ouvrait devant moi, même si elle m'effrayait encore. C'est dans la peur que l'homme trouve parfois la force de se dépasser, et c'est dans le vide que l'esprit puise la matière de ses rêves les plus fous.

Ainsi commença mon voyage, non pas vers une liberté acquise, mais vers une liberté à conquérir, à chaque instant, à chaque souffle, dans l'infini des jours à venir.

Chapitre 2

En guise de tout bagage, je ne possédais qu'une modeste valise, contenant quelques maigres effets personnels que l'administration pénitentiaire avait daigné me rendre. À l'intérieur se trouvaient deux chemisettes délavées, un pantalon de toile usé par le temps, et un kit de rasage à moitié vide, vestige de ma vie d'avant. Rien de plus. Pas de pull pour me prémunir contre la morsure du froid matinal qui sévissait en ce début de printemps. L'air, encore chargé des frimas de l'hiver, s'insinuait à travers mes vêtements légers, fouettant ma peau avec une cruauté glaciale. Je frissonnais légèrement, non seulement à cause du froid, mais aussi à cause de cette incertitude profonde qui me paralysait, comme un voile pesant, obscurcissant l'horizon de ma nouvelle liberté.

Devant moi, le monde continuait de tourner avec une indifférence qui, au premier instant, me parut presque cruelle. Non pas que je m'attendais à ce qu'il m'ait attendu, mais il y avait dans cette insensibilité une sorte d'ironie implacable. Les voitures défilaient, toutes identiques dans leur fracas mécanique, suivant des trajectoires que mes yeux, encore maladroits après des mois d'inactivité, peinaient à suivre. Les passants, quant à eux, semblaient

se déplacer avec une précision qui m'échappait. Ils marchaient d'un pas régulier, imperturbable, comme s'ils répondaient à un appel silencieux, une cadence qui m'était désormais étrangère. Tout ce mouvement incessant autour de moi, je le percevais comme à travers une vitre, comme si je n'y appartenais plus.

Ce monde dont je me souvenais avec tant de précision, qui autrefois me paraissait presque familier dans son désordre apparent, m'apparaissait maintenant sous un jour nouveau, à la fois étranger et hostile. Les bruits, si ordinaires pour les autres, se heurtaient à mes oreilles avec une violence inattendue. Le rugissement des moteurs, le claquement des talons sur le trottoir, les éclats de voix indistinctes, tout cela se mêlait dans un vacarme assourdissant que je peinais à organiser. Chaque son semblait amplifié, chaque mouvement, exagéré. Et pourtant, à travers ce brouhaha, il me semblait percevoir une sorte de vide, un manque de sens ou d'intention. Comme si, malgré toute cette agitation, rien ne se passait vraiment.

Les odeurs avaient aussi changé, ou du moins, je les ressentais différemment. Le bitume, mêlé à l'odeur persistante des gaz d'échappement, me parvenait en bouffées étouffantes. Je me souvins alors que ces effluves m'avaient autrefois été tout à fait anodins, peut-être même réconfortants dans leur constance. Mais maintenant, ils me paraissaient presque suffocants, comme si mes poumons, habitués à l'air stagnant de la cellule, peinaient à accepter cette pollution ordinaire.

Je passais devant une série d'enseignes colorées, leur éclat criard m'agressant comme autant de signaux qu'il me fallait décrypter. Des publicités pour des produits que je ne connaissais plus, des visages